

État actuel des études de linguistique française en Hongrie

Selon la logique de notre colloque, mon exposé fait pendant à celui de M. Gorilovics, consacré aux études de littérature française en Hongrie. On peut admettre effectivement ce clivage entre études littéraires et études linguistiques comme une dichotomie pratique et commode facilitant le classement des travaux ; il n'en est pas moins vrai que – comme chacun sait – science linguistique et science littéraire s'interpénètrent dans une zone assez large, dont il est difficile et peut-être inutile de décider si elle devrait appartenir à l'une ou à l'autre de ces sciences. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, si l'on pense que la langue constitue pour la littérature une matière, et une matière problématique : nous en avons suffisamment recueilli de témoignages ici même, au cours du Colloque. Cependant, s'il est clair que ce que nous appelons « études de linguistique française en Hongrie » peut déboucher parfois sur des problèmes de « style » ou de « sémiologie littéraire », ces mêmes études ont pour nous un autre prolongement, non moins évident, vers l'exploitation pratique des résultats scientifiques, c'est-à-dire vers les différentes branches de la linguistique appliquée, l'application la plus commune étant, de façon fort naturelle, la méthodologie de l'enseignement du français langue étrangère. « Linguistique » apparaîtrait ainsi comme une notion extrêmement générale, qui s'opposerait de manières très variées à ce qui n'est pas elle, si cette notion ne possédait en même temps une unité interne particulière, due aux développements que la science du langage a réalisés durant le dernier demi-siècle. La tendance fondamentale de cette transformation, Émile Benveniste l'a définie dès 1954, en écrivant ceci :

«Dire que la linguistique tend à se faire scientifique, ce n'est pas seulement insister sur un besoin de rigueur qui est commun à toutes les disciplines. Il s'agit d'abord d'un changement d'attitude envers l'objet, qui se définirait par un effort pour le formaliser.»¹

¹ *Problèmes de linguistique générale*, Paris, 1966, pp. 6–7.

Nous avons ainsi peut-être un double repère pour décrire les études de linguistique française de notre pays, qui se répartissent certainement sur une gamme thématique assez large et qui adoptent en même temps des attitudes différentes envers le postulat moderne selon lequel le langage doit être considéré comme un objet formel, comme un réseau de relations définissables.

Pour aborder maintenant la production concrète elle-même, le domaine choisi par les chercheurs sera sans doute influencé par l'utilité escomptée de la recherche. On en a vu un exemple, très positif à mes yeux, dans l'essor de la description contrastive du français et du hongrois à partir des années 70. L'entreprise, commencée dans le cadre d'une coopération franco-hongroise et mobilisant pratiquement toutes les forces qui comptaient alors en linguistique française chez nous, était séduisante à deux titres. Elle présentait un intérêt théorique évident, les deux langues comparées étant typologiquement très différentes, assez proches pourtant pour être comparables ; et d'autre part, l'entreprise promettait un profit didactique immédiat pour l'enseignement scolaire et universitaire. On peut regretter que l'effort collectif se soit affaibli avant qu'il n'aboutisse à la rédaction d'un manuel systématique ; on peut se féliciter d'autre part que des projets renaissent actuellement pour s'attaquer à des secteurs laissés en friche jusqu'ici, tels le système pronominal ou la cohérence du texte. En tout cas, on possède d'ores et déjà un recueil d'articles contrastifs publié par le Département de Français de Debrecen (1974), un volume des *Études Finno-ougriennes* de Paris (1974), des articles dans les *Annales* de l'Université Eötvös et, plus récemment, le livre synthétique de Jolán Kelemen, *De la langue au style* (1988), organisé essentiellement autour des problèmes du verbe et de la phrase complexe. Pendant longtemps, dans les études contrastives, le lexique semblait faire peur ; cette situation change radicalement avec les travaux de dictionnaire commencés dans les ateliers lexicographiques de Budapest et de Szeged – nouvelle entreprise franco-hongroise, nouvel engagement du côté de la linguistique appliquée et de l'utilité pratique immédiate. Ne soyons pas dupes de ce dernier mot : les auteurs ont compris la nécessité de creuser leur sujet dans le sens de la théorie lexicologique, comme en a témoigné un récent colloque à l'Université de Paris III. Même perspective pour les études contrastives en général : dans les meilleurs

travaux, les conclusions didactiques ou « traductologiques » sont « médiatisées » par des considérations typologiques qui tiennent compte des problèmes sémantiques et syntaxiques à résoudre par chaque langue et qui impliquent la délimitation précise d'un secteur de la langue, sa description structurale, voire sa formalisation. Je pense que les jeunes gens à la recherche d'un sujet de thèse ou de diplôme devraient être initiés par leurs professeurs à la méthodologie théorique en même temps qu'à la technique de la description contrastive. Il me semble par ailleurs que le bilan des « produits de marché » est lui-même positif : que l'on pense aux manuels de langue rédigés souvent par des auteurs versés dans la linguistique – et ici je mentionnerai la série des manuels Pataki qui ont brisé pour la première fois la morne uniformité des anciens livres scolaires dépourvus de toute conception –, ou que l'on pense au *Cours de grammaire française* universitaire, écrit sous la direction de Jolán Kelemen par plusieurs auteurs, qui ont cherché à faire bénéficier l'étudiant de leur culture linguistique, de nature sans doute diverse, mais utilisée avec tact et sans aucun exclusivisme doctrinal.

Plus loin des considérations pratiques, le désir ne manque pas en Hongrie – et il n'a pour ainsi dire jamais manqué – de problématiser les caractéristiques d'une langue étrangère, de les examiner à la loupe pour les placer dans une perspective typologique et historique. Le français n'étant pas chez nous la langue étrangère la mieux représentée dans l'enseignement – c'est le moins qu'on puisse dire –, les chercheurs en linguistique théorique travaillent souvent dans l'isolement, cantonnés dans leur département, sans parvenir à former une véritable « école » de linguistique française. Toutefois, je mentionnerai deux points qui font exception. D'abord : qu'il s'agisse d'une étude typologique ou d'une étude historique du français, un cadre quasi naturel est offert par l'ensemble des langues néo-latines – et les recherches sur le français rejoignent ici les recherches de linguistique romane, dont il existe une sorte de continuité en Hongrie depuis l'activité des professeurs Tamás, Gáldi et Herman. Or, ce sont précisément les travaux de József Herman – disciple lui-même des deux autres ainsi que de Sándor Eckhardt – qui ont jeté chez nous les bases d'une linguistique française intégrée dans la linguistique romane et qui ont inspiré sinon une école, du moins quelques linguistes cherchant ensuite leur propre voie. Le *Précis d'histoire de la langue française* de József

Herman, remontant à 1967, mais en cours de renouvellement, reste un manuel universitaire de grande valeur, dont les chapitres les plus intéressants sont consacrés à la formation du français et aux transformations, régulières mais difficilement explicables, des formes latines de la Gaule médiévale. Même souci de l'auteur dans son *Latin vulgaire* paru dans la collection « Que sais-je ? » (Paris, 1967) et dans son recueil d'articles publié récemment et représentatif de ses préoccupations (*Du latin aux langues romanes*, Tübingen, 1990), donc l'enjeu est clair : arriver, à travers les vicissitudes de la naissance du français, à des lumières sur les tendances de restructuration des langues. Moi-même, j'ai cherché à suivre mon maître sur ce terrain ; et sur une piste toute différente, mais inspirées par les mêmes idées structurales, les recherches typologiques d'Anna Sörös contribuent également à préciser la position du français à l'intérieur du monde roman.

L'autre domaine où j'aperçois un effort collectif, c'est le jeune atelier de phraséologie au Département de Français de Budapest, dont l'inspirateur est Vilmos Bárdosi. Les divers types d'expressions figées y sont étudiés minutieusement, et l'«effort de formaliser» n'est certainement pas absent. Cette recherche, qui permet d'observer certaines formes de pensée incrustées dans la langue, a pour mérites supplémentaires d'attirer beaucoup d'étudiants et de générer des prolongements inattendus comme tout récemment la description exhaustive des proverbes par Péter Barta. Pour le reste, je ne peux que répéter ma constatation un peu mélancolique : il existe certainement dans le pays un potentiel pour mener des recherches dans ces domaines centraux de la linguistique française, il y a des travailleurs, parfois des ouvrages remarquables – de la production récente, je mentionnerai la *Generative Morphologie des Neuf Französischen* de Ferenc Kiefer (Tübingen, 1973) –, mais pour l'ensemble, je vois relativement peu de concertation et de coopération. À ce propos, il ne serait pas inutile de se pencher sur l'histoire des idées grammaticales en France, histoire qui est, malgré les apparences, très peu connue en Hongrie ; une étude limitée aux problèmes de la phrase simple a paru dans les *Studia Romanica* de Debrecen (1987), mais il y aurait beaucoup plus à dire sur la linguistique d'un pays où les

problèmes du langage ne cessent d'être débattus à toutes les tribunes et avec une enviable passion.

À la fin de cet exposé sans doute très partiel et très imprécis, élargissons l'horizon une dernière fois en nous demandant : notre rencontre scientifique avec la langue française, ne serait-ce que cela ? Où est la voix de ceux qui s'intéressent à la mise en œuvre systématique des moyens d'expression de la langue, pour citer la célèbre définition de Leo Spitzer concernant le style littéraire ? Ma réponse comprendra des éléments rassurants : les études de style ne manquent pas, et elles ne peuvent certainement pas manquer là où le spécialiste d'une période littéraire est absolument obligé de déchiffrer le message stylistique du texte – c'est le cas du moyen âge, comme le prouvent les travaux d'Imre Szabics ; d'autre part, les études de style peuvent être revêtues d'un autre contexte lorsqu'elles ont pour objet le maniement des concepts théoriques : c'est là un genre de recherches inauguré chez nous par Árpád Víg et approfondi depuis par les travaux de Franciska Skutta sur les rapports entre la théorie du langage et la théorie du récit (*Studia Romanica*, Debrecen, 1987). Ma réponse globale n'en reste pas moins hésitante. Un stylisticien spécialiste du français, comme Béla Zolnai, disparu depuis longtemps, un grand explorateur de tous les langages poétiques comme Iván Fónagy, travaillant depuis longtemps à l'étranger, n'ont aucun successeur dans nos universités ; et si mon exposé d'aujourd'hui peut avoir une utilité quelconque, ce sera peut-être dans le désir que je formule, j'ose l'espérer, au nom de tous les participants de nos Journées : puissions-nous, en développant les jeunes talents, les rendre sensibles à toutes les formes que peut revêtir la langue française et à toute la signification qu'elle peut avoir pour notre culture personnelle et nationale.

SANDOR KISS
Debrecen